L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

MAURICE LAFARGUE
Président-Gérant
HENRY BIRABEN - - Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

JEUDI, 6 NOVEMBRE 1913.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	6	15
Midi	66	17
3 p. m.	74	21
6 p. m.	74	21

LES REFORMES DE L'ADMINISTRATION

Suivant les télégrammes de ce jour, la réforme monétaire n'est pas encore sur le point d'être votée. Toujours les mêmes hésitations de la part de ceux qui discutent cette question. D'un côté, des théoriciens qui veulent traiter une grave question sans avoir peut-être les qualités voulues, et de l'autre une opposition qui connait et qui sait où conduiraient des réformes aussi radicales que celles projetées par l'administration.

M. Vanderlip, qui paraît-il n'est pas le premier venu en matière financière, a donné quelques avis qui maintenant paraissent devoir être écoutés. Un télégramme de Washington nous dit qu'une des mesures qu'il préconisait va être adoptée. Espérons que peu à peu le radicalisme de l'administration se transformera, et que ceux qui connaissent pourront donner leur avis avec la chance de voir qu'il est écouté.

Le gouvernement agit avec la plus grande réserve au sujet de la question mexicaine, et on ne peut le blamer de sa circonspection. On a envoyé un ultimatum qui reste lettre morte auprès de Huerta. Il paraitrait que c'est un système de gouvernement d'agir avec prudence et de se refuser à trancher un nœud gordien. Nous en avons la preuve par la façon dont traine la question monétaire. Mais ne blamons personne et attendons. Les réformes du début n'ont pas été favorables à la Louisiane, espérons que celles qui suivront seront pour le plus grand bien du pays.

UN BUREAU DU COMMERCE EXTERIEUR A LA NLLE-ORLEANS

Wahington, 6 nov. — Le gouvernement va faire établir à la Nouvelle-Orléans et à Chicago un bureau de renseignements sur le commerce intérieur et extérieur des Etats-Unis. Cette institution est établie dans le but de stimuler le commerce du pays en fournissant tous les renseignements possibles aux commerçants.

Supplices d'Orient

Avant l'arrivée des Français et des Anglais aux Indes, les rajahs, gaekwars et autres potentats, qui avaient droit de vie et de mort sur leurs sujets, graciaient rarement les condamnés et la faute la plus légère entrainait fréquemment la peine capitale.

Les malheureux, malgré l'horreur du supplice, se résignaient à leur triste sort avec une philosophie déconcertante, estimant qu'après tout leur torture aurait pu traîner en longueur et qu'en les faisant exécuter par un éléphant, le maitre usait encore d'une certaine indulgence.

Car c'est à un docile et inconscient pachyderme qu'on demandait de remplir l'office de bourreau. Le condamné, attaché sur un billot, la face tournée vers le ciel, voyait s'avancer l'énorme bête, conduite par son mahout. L'éléphant soulevait sa grosse patte et l'appuyait de toutes ses forces sur la poitrine ou la tête du pauvre diable.

Un râle, un craquement sourd... L'homme avait cessé de vivre. C'était atroce, mais expéditif.

Des supplices plus abominables encore étaient appliqués en Chine, au Siam, en Corée et en Indo-Chine.

Au Tonkin, où nous n'avons pas encore introduit la guillotine, les condamnés sont encore, suivant la coutume ancestrale, exécutés par décollation au coupe-coupe. Ainsi vont périr les auteurs de l'attentat anarchiste d'Hanoï qui coûta la vie à deux officiers. Pour nous autres Européens, il n'y a guère que la question de la mort en elle-même qui compte.

L'Asiatique, au contraire, attache une importance énorme à la façon dont on l'envoie "ad patres."

Les Chinois, par exemple, se soucient peu de mourir, à condition d'être détériorés le moins possible. La certitude qu'ils ont, de conserver dans l'autre monde la figure, la forme qu'ils avaient ici-bas, leur fait désirer d'arriver dans le royaume des esprits avec une anatomie intacte.

La législation chinoise tient compte de ce sentiment et gradue savamment la sévérité des peines: le supplice du dépècement s'aggrave de la multiplicité des morceaux, et la strangulation est une peine moins élevée que la décapitation.

Sous ce rapport, la mentalité de l'Annamite n'est pas la même que celle du Chinois. La décollation l'effraie peu.

Avant que le protectorat français eut libre action en Annam et au Cambodge, le condamné était exécuté suivant les règles de l'ancien code klumer, qui est bien la plus terrifiante énumération des différentes manières de faire subir la peine de mort. Qu'on en juge:

1e. Les exécuteurs, après avoir fait de larges blessures d'où le sang jaillit à flot à la tête du patient, la font mettre sous une barre rougie au feu et l'y laissent jusqu'à ce que toute la chair soit consumée et qu'il ne reste plus que l'os nu;

2e. Ils lui écorchent la tête de manière à faire retomber la peau sur le visage pour le couvrir;

3e. Ils versent de l'huile bouillante dans la bouche du coupable tenue ouverte, et l'enflamment avec une mèche;

4e. Ils lui fendent la bouche des deux côtés jusqu'aux oreilles et la tiennent béante avec un bâillon jusqu'à ce que le patient expire;

5e. Ils lui enveloppent les dix doigts des mains d'une toile imbibée d'huile et y mettent le feu;

6e. Ils tailladent les chairs du patient du cou aux chevilles, sans solution de continuité. Dans cet état, ils le frappent jusqu'à ce que mort s'en suive;

7e. Les exécuteurs l'écorchent depuis le cou jusqu'aux reins et font retomber la peau qui vient recouvrir la partie inférieure du corps.

8e. Au moyen d'un trident de fer qu'ils lui passent au travers du corps, ils le tiennent comme cloué à terre sans qu'il puisse remuer. Dans cette position, on le brûle jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir;

9e. Ils lui arrachent, avec un coutelas, des lambeaux de chair et le convrent de plaies jusqu'à ce qu'il meure;

10e. Ils lui coupent au pied, avec un couteau, des lambeaux de chair pesant une once jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les os;

11e. Les exécuteurs, après avoir enlevé les chairs avec un couteau, prennent un peigne de fer qu'ils passent sur le corps du coupable, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les os;

12e. Ils couchent le patient sur le flanc, puis enfoncent une barre de fer pointue qui lui traverse la tête d'une oreille à l'autre et la fixent en terre;

13e. Ils lui broient les os avec une pierre, sans enlever ni la peau, ni la chair; puis le plient comme un paquet qu'on écrase ensuite;

14e. Ils l'arrosent d'huile et de poix bouillante jusqu'à ce qu'il expire.

15e. Ils le font dévorer par des chiens privés de nourriture pendant longtemps et exercés à dévorer les chairs de ceux contre lesquels on les lâche, au point qu'il ne reste que les os nus;

16e. Ils le fendent en deux avec une hache;

17e. Ils le percent avec une pique;

18e. Ils creusent une fosse dans laquelle ils l'enterrent vivant jusqu'aux reins, puis le couvrent de paille à laquelle ils mettent le feu. Lorsqu'il est couvert de brûlures, ils le grattent avec des griffes de fer jusqu'à ce qu'il meure;

19e. Les exécuteurs détachent du corps du coupable des lambeaux de chair qu'ils font frire à l'huile et ils l'obligent à les manger;

20e. Ils l'assomment à coup de bâton;

21e. Ils le frappent avec un rotin couvert de ses épines jusqu'à ce que la mort vienne le délivrer de la torture.

Ajoutons pour terminer que, dans l'exécution d'un patient, on ne doit employer qu'un seul de ces vingt-et-un supplices.

CORRECTION MECANIQUE.

Les deux écoles de la ville d'Huntington, dans l'Etat de Virginie, étaient, depuis des années, fameuses pour l'indiscipline de leurs élèves. On les cite aujourd'hui comme des modèles de bonne tenue; cette transformation est due, nous dit le "Daily Mail", à l'introduction dans les dites écoles de la "férule mécanique," qui est le dernier mot du progrès pédagogique.

Depuis l'installation de ce système, la répression est devenue, dans les écoles d'Huntington, la chose la plus simple du monde. L'élève récalcitrant est attaché et enfermé dans un cabinet où une baguette cinglante, actionnée par l'électricité, lui applique, avec une impitoyable régularité, le châtiment mérité, à la vitesse de cinq coups à la seconde. Ceux qui en ont goûté, paraît-il, sont à jamais guéris.

Jamais les élèves des écoles anglaises, si épris de la tradition qu'ils ont protesté contre la suppression du fouet, n'auraient toléré cette modification méranique dans l'application de la peine.

Nos Elégantes Vont-Elles Adopter le Voile de la Femme Musulmane?

La mode nous a déjà accoutumés à bien des excentricités et bien des fantaisies, mais jamais ses innovations n'ont peut-être été aussi hardies qu'au XXe siècle. Depuis quelques années, il semble qu'elle s'inspire surtout de l'exotique. Après le port des bracelets aux chevilles et des pendants d'oreilles exagérés, on essaya de lancer l'anneau nasal. Les Européennes montrèrent peu de goût pour cette nouveauté qui, tout en étant relativement gênante, les eût fait ressembler aux plus primitives Congolaises de l'Afrique équatoriale.

Mlle Polaire, l'actrice en renom, eut beau se faire confectionner un mignon petit anneau d'or qu'elle porta quelque temps suspendu à son nez, son exemple héroïque fut très peu suivi.

Aujourd'hui quelques Anglaises hardies viennent encore de lancer une nouvelle mode exotique: c'est celle du voile que l'on porte pour sortir, au lieu d'une voilette, à la manière des femmes musulmanes. Ce voile généralement blanc, quelquefois noir, se noue derrière le chignon et passe devant le visage en couvrant entièrement le nez et le menton. C'est tout à fait le haïk musulman.

Les femmes turques, arabes, persanes, ne sortent jamais sans le "haïk" de soie qui laisse seulement apercevoir leurs grands yeux noirs bordés de "kohl" mais ainsi faisant, elles obéissent aux lois de leur religion et aux rigides préceptes de Mahomet: les élégantes anglaises et les Parisiennes que l'on a déjà pu voir avec leur voile à l'orientale, n'obéissent-elles qu'à l'excentricité et à la fantaisie ?

Dans certains pays même, en Perse, chez les Kurdes, le voile couvre le visage entier et lorsque la femme sort, c'est une véritable "cagoule" qu'elle est obligée de revêtir, une cagoule où l'on a percé simplement une petite ouverture grillagée par un réseau de fils, qui lui permet tout juste de respirer et de voir pour se conduire.

Les femmes musulmanes qui peuplent tous les harems de l'Asie et que l'écrivain Pierre Loti qualifia d'un mot remarquable: "les désenchantées," loin de porter par goût, comme les élégantes européennes, un voile sur la figure, abandonneraient volontiers, je crois, cet attribut de servitude qu'elles ne peuvent quitter qu'avec la permission et en la présence de leur cher seigneur et maître.

Depuis longtemps les yeux étaient fixés sur l'Orient. Allons-nous, par snobisme, lui emprunter cette bizarre coutume qui interdit à une femme de laisser voir son visage entier dans la rue. Je ne le crois pas et cependant, rien n'est plus vivace qu'une idée de femme surtout en matière d'élégance et surtout si elle est destinée à la faire remarquer.

La mode nouvelle qui veut sévir chez nous n'ira peut-être pas jusqu'à imiter les femmes kurdes et c'est à souhaiter, car elle offrirait de multiples inconvénients. C'est déjà trop, madame, de mettre souvent une voilette très épaisse, n'allez pas, par snobisme, nous priver définitivement de la vue d'une moitié de votre visage.

Avec le haïk musulman, peut-être gagneriez-vous un peu plus de discrétion, lorsque vous ne voudriez ne pas être reconnue, mais en revanche, que de charme en moins dans votre physionomie: plus de sourire agréable, plus de dents nacrées, plus de coquetterie. Vous seriez gênée pour parler, gênée pour boire à l'occasion et vous ne pourriez même plus faire la moue.

Vraiment, mesdames, l'essai est bien hasardeux.

Plusieurs Américaines et Londoniennes de la meilleure société, ont adopté définitivement, il est vrai, le voile à la turque; elles le mettent pour aller en visite chez leurs amies, pour sortir dans leur loge au théâtre, partout enfin où l'on se fait voir et où l'on papote. On fabrique même des voiles de toutes couleurs où s'exerce la plus délicieuse fantaisie, et l'on sait, par exemple, qu'hier, au thé tango de lady B... Miss Watson avait un haïk vert de mer et milady Sand un voile écarlate.

LA VITESSE DES ONDES HERTZIENNES.

MM. Abraham, Dufour et le commandant Ferrié ont étudié la vitesse de propagation des ondes hertziennes entre Toulon et Paris. Le résultat, encore approximatif, a été communiqué à l'Académie des sciences. Il est remarquable: 295,900 kilomètres à la seconde, presque le même chiffre que pour la lumière (299,000 kil.). Il est bien possible qu'après rectification, on trouve un chiffre identique pour ces deux sortes d'ondes. Les auteurs vont continuer et diversifier leurs expériences; notamment, ils veulent vérifier si la vitesse des ondes hertziennes est la même lorsqu'on leur fait traverser la mer.

Chez l'épicier du coin.

Toto. — Deux sous de bonbons, M'sieu.

L'épicier. — Mais ta pièce est fausse, c'est une pièce anglaise.

Toto. — Eh bien, donnez-moi deux sous de bonbons anglais alors!

Demandez notre livret de recettes culinaires et pour la confection des bonbons.

Venez Déjeuner

Nous vous offrons des gaufres toutes chaudes et du Velva. C'est une combinaison qui vous ferait souhaiter de pouvoir déjeuner toute la journée. Mais aucun gâteau n'est bon sans

VELVA

pour le couvrir. Dépêchez-vous, on le mangerait votre portion et la mienne. Impossible de trouver une autre chose aussi bonne que Velva. Il a une qualité, une saveur lui appartenant. A dix sous et au-dessous, chez l'épicier. Demandez les boîtes en métal vertes ou rouges.

PENICK & FORD, Limités.
Nouvelle-Orléans.

Athénée Louisianais

Ce soir, à huit heures, il y aura une réunion de l'Athénée Louisianais chez M. et Mme Bussière Rouen, 2176 avenue de l'Esplanade. M. Pierre Lacaze, le sympathique consul de France, fera une conférence sur "Michelet". Cette conférence sera suivie d'une soirée littéraire et artistique.

UN BON MOT DE VERDI.

L'illustre Verdi, dont on a fêté le centenaire était plein de bonhomie.

Il causait volontiers chaque matin avec son coiffeur, car le maestro était coquet de sa chevelure et de sa barbe, qu'il faisait soigner tous les jours.

Quand Verdi mit en scène "Aïda," il donna un billet de faveur à son barbier pour la première représentation.

— Eh bien, lui demanda-t-il le lendemain, ça t'a plu ? Dis-moi la vérité.

— Si... si... ça m'a plu, mais... je préfère encore votre "Rigoletto."

— Moi aussi, avoua Verdi.

— Pourquoi ne faites-vous quelque chose de semblable ?...

— "Eh! se fossi buono" (Ah! si je le pouvais! murmura le maitre...

LES THEATRES AMERICAINS.

LE TULANE

Le célèbre acteur James K. Hackett dont on se souvient dans les rôles principaux du "Prisoner of Zenda," et "The Crisis," est au théâtre Tulane, avec une troupe d'excellents sujets, dans l'adaptation par Louis Evan Shipman, du roman de David Graham Phillips, "The Grain of Dust." Parmi les acteurs qui secondent M. Hackett, il y en a plusieurs qui sont très connus sur la scène Américaine. Mlle Beatrice Beckley, qui faisait partie dernièrement de la troupe de Charles Frohman, est une actrice de grand talent.

Mlle Rose Stahl et une troupe de comédiens présenteront, dimanche 9 novembre, la pièce bien connue "Maggie Pepper," dont l'intérêt roule sur la vie mouvementée des personnes employées dans les grands magasins.

LE CRESCENT.

"The Shepherd of the Hills," est un drame émouvant qui sera donné pendant la semaine au théâtre Crescent.

La scène se passe dans la région montagneuse de l'Ozark, Missouri. C'est une idylle, une épopée des rudes et simples habitants de ce coin du pays Américain.

Les personnages sont excellement présentés par des acteurs très compétents.

Annie Russell et ses comédiens rempliront la semaine au Crescent, commençant Dimanche soir 9 Novembre. Le répertoire comprendra la comédie de Goldsmith, "She Stoops to Conquer," et "The Rivals," comédie de Sheridan.

L'ORPHEUM

Une comédie musicale, "The Trained Nurses," tiendra la tête de l'affiche pendant la semaine au théâtre Orpheum. La première représentation a eu lieu lundi à la matinée. Gladys Clark et Henry Bergman occupent les principaux rôles. Il y a un chœur de dix charmantes jeunes femmes. Mlle Clark et M. Bergman sont admirablement secondés par Mlle Mae Brente et M. George H. Callahan.

La partie de vaudeville est remplie par une excellente comédie, "Three in One," avec Val Harris, Rita Roland et Lou Holtz dans leur répertoire de chansons et danses.

Après une absence de cinq ans, Bert Howard et Effie Laurance reviennent à la Nouvelle Orléans. Ils présentent une comédie en un acte, "The Cigar Girl." Mlle Laurance danse à ravir, et M. Howard est un pianiste de beaucoup de talent.

La suite du programme: "The Three Bohemians," chanteurs ambulants et musiciens; "Arenera," danseuse Espagnole, assistée par Sig. Victor; William Sisto, monologues; Willis et Hassan, équilibristes, et les vues cinématographiques propriétés exclusives du théâtre Orpheum.

AMUSEMENTS.

TULANE CE SOIR TOUTE LA SEMAINE
Prix soirées et matinée de samedi 25c, 50c, 75c, $1 et $1.50
Troisième Saison de
Par M. HACKETT
et sa troupe
dans son récent succès
"THE GRAIN OF DUST"
La semaine prochaine—Rose Stahl in "Maggie Pepper"

CRESCENT Ce Soir Toute la Semaine
Prix: Matinées 15c, 25c et 35c; Soirées 15c, 25c, 50c et 75c
Matinées Mardi, Jeudi et Samedi
Dramatisation du Roman de Harold Bell Wright's
THE SHEPHERD of the HILLS
Par une troupe excellente.
Une drame superbe
La Semaine prochaine Annie Russell

UNE EXPOSITION DE L'ENSEIGNEMENT A SHREVEPORT

Hammond, Lne., 6 nov. — Le surintendant des écoles de notre localité, M. A. J. Caldwell, est parti mercredi pour Shreveport, où il est chargé de l'organisation de l'exposition de l'enseignement et de l'éducation qui aura lieu à la fête. L'absence de M. Caldwell durera environ trois semaines.

Orpheum
Phone Main 333
PRIX Matinée, 2:15....10 à 50c
Soirées, 8:15.....10 à 75c
CLARK ET BERGMAN
Dans "Trained Nurses"
HARRIS, BOLAND, HOLTZ
HOWARD ET LAURENCE
LES TROIS BOHEMIENS
ARENERA Et VICTOR
WILLIAM SISTO
WILLS ET HASSAN.
ORCHESTRE CONCERT
VACANCES DES ETOILES DE VAUDEVILLE.

Feuilleton de l'Abeille de la N. O.

No 8 Commencé le 30 octobre 1913.

Les Chercheurs de Mystères

PREMIERE PARTIE.

(Suite)

Aux devantures des échoppes, c'était la fête des couleurs, où l'on ne savait que trouver de plus éclatant, des foulards de soie ou des fruits bien mûrs.

Une caravane de chameaux débouchait, chargée, et la foule dut circuler. Les conducteurs couraient d'une bête à l'autre, s'efforçant de les diriger à travers le flot. Un petit chameau, peureux et sauvage, galopait affolé.

Raoul et Clairon souriaient, charmés toujours par les spectacles que tant de peintres viennent copier à cette place.

Ils étaient connus, d'ailleurs. De jeunes garçons à la tête tondue, de petites filles couvertes d'un lambeau jaune ou groseille leur riaient en secouant la tête et disaient:

— Boupou, moussi.

De graves Arabes, qui avaient un peu tourné leur bournous de façon que le capuchon leur pendît devant, s'en servaient comme d'un panier et y puisaient des dattes sèches et dures qu'ils savouraient en écoutant la mélopée des versets du Coran.

Raoul traversa la porte derrière laquelle le martèlement des forgerons indigènes semblaient faire le mur extrême de tout ce bruit et de toute cette cohue.

Aussitôt après, ils entrèrent dans le quartier riche, paisible et silencieux, aux rues propres, aux murailles élevées et blanches.

Là, peu de passants. Dans les hautes portes incrustées de leur infinité de clous de cuivre parfois une plus petite était ouverte, et l'on percevait de bruits de fontaine sous les orangers du patio.

Après quelques détours par des voies courtes et disposées en labyrinthe, Raoul s'arrêta devant une grande bâtisse qui, à en juger par le fouillis artistique de son portail et la finesse des moucharabis verts des petites fenêtres grillées, devait appartenir à un des plus riches Arabes de Tunis.

Tout autour de la porte, les faïences faisaient courir des inscriptions. Raoul souleva le marteau de cuivre en forme de main et le laissa retomber plusieurs fois. La lourde porte tourna sans bruit et un domestique, en large culotte et boléro bleus ornés de passementeries noires, s'effaça pour laisser passer l'officier des spahis.

— Donne-moi les livres et le pigeon, dit Raoul en prenant le volatile toujours inanimé.

— Il n'y a plus rien à vos ordres, mon lieutenant ?

— Rien. Va te promener et rentre vers huit heures.

Clairon s'éloigna, se promettant de bien employer une si belle après-midi de liberté.

Raoul qui, depuis un an, avait récolté un peu d'arabe, s'adressa en cette langue au serviteur.

— Ton maître est ici ?

— Non, il est parti à la grande mosquée.

— Il y a longtemps ?

— Oui. Il rentrera bientôt.

— Alors je monte l'attendre sur la terrasse.

Raoul s'avança sous le couloir sombre.

Dans une niche, sur un paillasson, un gardien dormait en attendant ses heures de veille; le gros chapelet islamique pendait encore à sa main.

La première cour s'ouvrait de suite. A gauche et à droite, les communs et les écuries se distinguaient à leurs entrées simples, dépourvues de luxe. Deux hommes pansaient une admirable jument arabe à la robe d'une blancheur immaculée.

On salua l'officier avec la déférence qu'inspire à l'Arabe un vrai ami. Raoul donna une parole caressante au cheval qui hennit; des écuries, d'autres hennissements partirent. Il y avait là six bêtes d'apparat que le maître montait à tour de rôle. Chacune d'elles avait déjà souvent accompagné le jeune homme dans ses randonnées matinales. D'ordinaire, quand il venait, il trouvait toujours au fond de sa poche une friandise à leur donner.

Aussi son arrivée était-elle le signal accoutumé d'un peu de brouhaha aux râteliers. Mais aujourd'hui il était trop chargé, vraiment.

Ayant traversé cette cour, il entra sous une petite voûte sombre au fond de laquelle une porte fermait sévèrement l'entrée de la vraie demeure.

Après avoir heurté, il attendit, sachant combien il faut de patience pour voir s'ouvrir un intérieur arabe; donner le temps à la maîtresse de se sauver dans son appartement et aux servantes de se voiler.

Enfin, les verrous furent tirés et une jeune négresse qui, étant de l'Extrême-Sud, ne se couvrait pas le visage, entrebâilla la porte.

— Li maître y en a pas là, expliqua-t-elle en son français.

— Je sais, je sais, je vais l'attendre à la terrasse.

Depuis qu'il avait frappé à cette porte, Raoul sentait son cœur battre plus fort. Sans s'en rendre compte, il était un peu ému.

— Li moussu y en a un oiseau, s'autorisa la nègresse avec un large sourire blanc dans ses lèvres rouges.

— Tiens, oui, au fait, je n'y pensais plus, à ce pigeon. Tu n'as pas une cage ou quelque chose ?

— Si, si.. ji monte avec li sur terrasse.

Elle disparaissait; mais, avec un peu de malice qui lui épatait davantage le nez en en faisant battre les ailes, elle se retourna:

— Et je dis à maîtresse qui li moussu officier y en a ici.

Raoul se retourna sans rire.

— Tu feras bien. Tu es une bonne fille.

Il était déjà dans le patio. Au milieu de la vasque de marbre rose s'élevait la fraîcheur d'un jet d'eau. Tout autour, des orangers, chargés, qu'on ne dépouillait pas, couvraient d'un toit de chrome les bancs sculptés dans un marbre rare.

Des colonnades fines, coloriées en spires voyantes, couraient des quatre côtés, formant des cintres ouvragés, dentelés, où les faïences de prix brillaient de tout leur émail.

Des portes entr'ouvertes étaient tendues de draps d'or et d'argent. D'une d'elles sortait le son cristallin d'un instrument à cordes.

Un flamant apprivoisé, perché sur une patte, ouvrit ses grandes ailes et s'éleva, dans un vol rose, au-dessus des créneleures.

Un escalier en mosaïque tournait dans un angle, aboutissant sur la terrasse et y débouchant par un petit minaret à jour où le bleu magnifique du ciel se découpait, foncé par le contraste.

Au premier étage, les colonnettes inférieures soutenaient un balcon continu, couvert de petites voûtes peintes soutenues de la même manière. Les portes y étaient toutes fermées. Au-dessus de certaines s'apercevait la main fatidique de Fatma, grande ouverte, les doigts en bas.

Autour de ce balcon, des coussins s'éparpillaient, près de tables incrustées d'ivoire.

Derrière Raoul, qui montait lentement, accourut la négresse portant une chaise et une grande cage.

— Passe devant, lui dit-il.

Elle grimpa l'escalier avec une prestesse qui augmenta encore son allure de jeune singe habillé.

Avant qu'il débouchât sur la terrasse, elle était déjà redescendue et remontait avec un appui incrusté de cuivre et d'or, et tout le nécessaire de fumeur.

— Merci, pas de narghilé, dit-il, je vais griller une cigarette.

— Ci ça, fit la malicieuse petite noire, alors moussi officier discendre au balcon, li maîtresse venir et moi li porter café.

Le pigeon, qui semblait bien malade, fut mis dans la cage pour attendre sa guérison.

Raoul, en s'allumant une cigarette d'Orient, voulut penser à lui et à la missive trouvée.

Mais c'était difficile et ses idées revenaient à un autre sujet, toujours le même. Il regarda machinalement l'immense étendue de terrasses plates brillant au soleil et il repérait: Voilà le Dar-el-Bey, la grande mosquée, les cinq coupoles de Bab-Souika, la mosquée Halfalouine, et, au loin, passé les feuillages et les verdures, le palais du Bardo.

Tout à côté de lui, la terrasse voisine était un peu en contrebas. Par-dessus le petit mur de séparation le regard de Raoul y plongeait.

Il tressaillit: sur cette terrasse, un pigeonnier était dressé. Le fait était assez rare dans ce quartier indigène.

"Ce serait intéressant à vérifier, murmura-t-il; s'il se ranime, ce sera une expérience à tenter. Je verrai demain."